



HAL
open science

Concordances aréales en zone atlantique

Daniel Le Bris, Elisabetta Carpitelli

► **To cite this version:**

Daniel Le Bris, Elisabetta Carpitelli. Concordances aréales en zone atlantique. Les limites et les aires en dialectologie (LIMIAR), Nov 2011, Lisbonne, Portugal. hal-01366633

HAL Id: hal-01366633

<https://hal.science/hal-01366633>

Submitted on 16 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Current Approaches to Limits
and Areas in Dialectology

Edited by

Ernestina Carrilho, Catarina Magro
and Xosé Álvarez

**CAMBRIDGE
SCHOLARS**

P U B L I S H I N G

Current Approaches to Limits and Areas in Dialectology,
Edited by Ernestina Carrilho, Catarina Magro and Xosé Álvarez

This book first published 2013

Cambridge Scholars Publishing

12 Back Chapman Street, Newcastle upon Tyne, NE6 2XX, UK

British Library Cataloguing in Publication Data
A catalogue record for this book is available from the British Library

Copyright © 2013 by Ernestina Carrilho, Catarina Magro, Xosé Álvarez and contributors

All rights for this book reserved. No part of this book may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior permission of the copyright owner.

ISBN (10): 1-4438-4757-7, ISBN (13): 978-1-4438-4757-5

CHAPTER THREE

CONCORDANCES AREALES
EN ZONE ATLANTIQUE

DANIEL LE BRIS
AND ELISABETTA CARPITELLI

Abstract

This chapter is an analysis of data contained in the following linguistic atlases: the *Atlas Linguistique Roman* (ALiR), the *Atlas Linguarum Europae* (ALE) and various other atlases of the Iberian Peninsula, France, the British Isles and the Alps. The present interpretation is based on a motivational analysis of Romance and Celtic lexicons, taking into account lexical stratigraphy and diachronic and synchronic variations.

It is still common practise to undertake the study of specific linguistic domains without considering their genetically different bordering linguistic areas. This is often the case with the Celtic regions, which are often left aside and thus remain true Atlantic fringes. A comparison of the Celtic and Romance areas opens up a very promising new research field.

This joint research of a Romanist and a Celticist aims at highlighting the presence of cross-border areal concordances in the Atlantic zone. Its goal is to shed a different light on the dialectal distribution of Western Europe. For the past fifteen years, recent discoveries in archaeology, palaeoanthropology, diachronic linguistics and genetic phylogeography have given rise to new interesting comparative parameters. Such new elements will bring forth a better understanding of the linguistic geography in the Atlantic zone and give rise to a reassessment of the subject.

1. Introduction

Cette étude découle de plusieurs réflexions menées à partir de l'examen des données de l'*Atlas Linguarum Europae* (ALE) et de l'*Atlas Linguistique Roman* (ALiR). Elle s'appuie en partie sur les ichthyonymes bretons et permet d'étendre nos considérations au champ sémantique maritime, moins exploité pour l'instant dans le cadre des deux ouvrages européens précités.¹

Afin de mieux éclairer notre approche, rappelons la manière dont la *frontière* et l'*aire* sont appréhendés dans le cadre des travaux menés par ces deux ouvrages atlantographiques à caractère interprétatif, étant donné l'échelle de représentation des espaces considérés et de la typologie des données traitées. L'ALE et l'ALiR constituent avant tout le résultat d'une géolinguistique qui a tenté depuis les années 1970 de redéfinir les concepts opératoires de frontière et d'aire linguistiques. Cependant, les collaborateurs de ces ouvrages utilisent toujours des taxinomies traditionnelles: ils ne négligent pas le recours à une classification établie à partir des familles linguistiques (romane, celtique, slave etc.), des domaines (Contini 1994) ou des groupes (Alinei 1994) dialectaux (italo-roman septentrional, central, méridional, occitan, oïl, franco-provençal etc.), selon le choix terminologique des auteurs des deux chantiers géolinguistiques. Les collaborateurs font explicitement référence à ces différentes catégories lorsqu'ils répertorient les réponses en prévision d'une production cartographique ou de la réalisation des listes de données brutes.

Selon Kruijzen, les cartes de l'ALE permettent d'appliquer une nouvelle méthode comparative en géolinguistique, définie comme "plus horizontale" par rapport à celle développée par les atlas antérieurs:

Ces matériaux [...] doivent permettre [...] de franchir, par principe, les frontières entre les langues et les familles de langues, et d'envisager ainsi les vieux problèmes tels que la parenté entre les langues, les phénomènes de l'analogie entre les langues non-apparentées, l'interférence, les universaux, la typologie linguistique...

Kruijzen (1977: 383)

Kruijzen précise ensuite la démarche comparative de l'ALE par rapport aux autres atlas linguistiques:

¹ La recherche a dans un premier temps été établie à partir des données de l'ALiR. Nous l'avons élargie à d'autres sources géolinguistiques et dialectologiques ouest-européennes mentionnées dans cet article et répertoriées dans la bibliographie.

En dépassant délibérément les frontières linguistiques, non seulement entre les langues individuelles mais aussi entre les familles des langues, l’ALE ne met plus l’accent sur la situation *intralinguistique* (c’est-à-dire les rapports à établir entre les variétés d’une langue ou d’une famille des langues) comme la plupart des atlas linguistiques l’ont fait, mais l’ALE s’efforce de mettre l’accent sur les aspects *interlinguistiques* (les rapports existant entre les langues et les familles des langues diverses), tout en maintenant le principe de la contiguïté géographique des matériaux linguistiques recueillis et présentés

Kruijzen (1983: 215)

Kruijzen (1977: 384) observe que la Romania apparaît notamment comme l’aire par excellence où la comparaison interlinguistique, à travers l’approche géolinguistique, a été le plus souvent expérimentée. Elle constitue ainsi une source de réflexion pour la conception d’un atlas à une plus vaste échelle tel que celle de l’ALE. Il cite les études de Gerhard Rohlfs comme étant la référence la plus significative allant dans ce sens. Cependant, ce type d’analyse ne semble pas constituer une méthode de première importance pour ce romaniste incontournable:

Bien que Rohlfs franchisse parfois les frontières de la Romania [...] ce pas à travers les frontières séparant les familles de langues ne constitue pas pour lui un élément fondamental de sa méthode [...]

Kruijzen (1977: 385)

L’échelle continentale fournit l’occasion de dépasser toute répartition aréale préétablie. Effectivement, comme Alinei le souligne plusieurs fois, on trouve dans l’espace linguistique européen plusieurs familles linguistiques différentes dont la répartition aréale s’étend parfois jusqu’au continent asiatique. La préoccupation majeure des chercheurs de l’ALE ne peut donc pas se limiter à reporter des données distribuées de façon plus ou moins prédictible sur une échelle simplement plus grande que celle des atlas nationaux. L’objectif prioritaire de la géolinguistique – non seulement dans le cadre de ces atlas à échelle continentale ou de groupe / domaine linguistique – doit être, selon Alinei, la recherche d’affinités profondes, plutôt que de divergences, au-delà des frontières et des aires linguistiques et culturelles cloisonnées:

La geografia linguistica [...] non sarebbe nata senza l’acquisizione delle conoscenze dell’eguaglianza degli uomini, e per questo ci fece scoprire non soltanto figli di un popolo che parla una stessa lingua [...] ma anche e soprattutto fratelli di comunità più antiche e misteriose che parlano uno

stesso dialetto, in una ricerca e riscoperta di quelle che si potrebbero chiamare le proprie origini tribali [...]

Alinei (1994: 20)

La poursuite de cet objectif ne pourrait évidemment être assurée par la seule démarche onomasiologique qui repose sur les différences linguistiques. En revanche, l'analyse et la cartographie des motivations sémantiques proposées depuis les premiers travaux interprétatifs de l'ALE, à partir des désignations de la sauterelle et de l'arc-en-ciel, et des synthèses des dénominations de la coccinelle et de la belette,

[...] permetteva[no] d'ignorare le differenze formali fra lingue diverse, per concentrarsi sull'identità o somiglianza delle rappresentazioni ideologiche e culturali, contribuendo alla esplicitazione e allo studio di un metalinguaggio motivazionale comune a tutte le lingue del mondo.

Alinei (1994: 26)

À plusieurs reprises, Dalbera met l'accent sur l'importance de la géolinguistique à grande échelle dans la reconstruction des étapes de l'évolution diachronique. Selon lui, l'examen des données des atlas multilingues permettrait de

[...] dégager des constantes dans la motivation des types lexicaux, qui constitueraient des signifiés primitifs. [...] À l'échelle de l'Europe, cela conduit à une vision typologique des motifs; à l'échelle de la Romania, cela se double d'une perspective génétique et rejoint l'étymologie.

Gadet, Dalbera, Coveney & Fattier (2009: 132)

Les motivations correspondent aux représentations profondes auxquelles le lexique renvoie: elles ne peuvent être validées, en tant que sémantismes fondamentaux, que par leur récurrence dans l'aire la plus vaste qui soit et dans le laps de temps le plus long (Dalbera 2006: 36). Ce type d'appréhension de la variation spatiale s'est révélé productif dans le cadre de la reconstruction lexicale. Il a permis de réexaminer certaines étymologies dont les spécialistes avaient souvent reconstruit le seul signifiant sur la base des lois phonétiques:

Les résultats ont dépassé les espérances: étymologies élucidées, récurrences motivationnelles massives. La démonstration a ainsi été faite que l'on pouvait accéder au signifié.

Gadet *et al.* (2009: 132)

Alinei (1994: 25) a souligné la vocation naturelle de l’ALE, en tant qu’atlas continental s’étendant sur un espace génétiquement hétérogène, à produire des résultats innovateurs dans le domaine de l’analyse motivationnelle comparée. Il considère en revanche cette dernière moins productive si elle est conduite à partir des variétés dialectales d’un domaine linguistique homogène. Cependant, l’ALiR, bien que couvrant un espace de ce type, offre également la possibilité d’une comparaison interlinguistique au-delà des variétés génétiquement apparentées. En effet, le choix des fondateurs de l’ALiR inclut plusieurs points d’enquête “alloglottes” dans les réseaux de différentes aires: un point basque en Espagne, deux points bretons à l’ouest de la France, un point arbëreschë (ou albanais d’Italie), deux points grecophones respectivement en Calabre et dans les Pouilles, un point croate dans le Molise.

Néanmoins, dans la procédure de classement ainsi que dans la cartographie des données, les chercheurs ont tendance à prendre en compte les réponses des localités non-romanes uniquement si elles sont d’origine latine ou grecque (attestée ou reconstruite), ou si leur motivation est partiellement transparente. En revanche, si les réponses de ces aires linguistiques limitrophes ne sont pas romanes, les chercheurs semblent préférer utiliser des étiquetages cumulatifs comme “Mots d’autre origine” ou regrouper les données selon un regroupement linguistique tel que “Mots celtiques”. Ils indiquent parfois s’il s’agit d’un “emprunt” en précisant éventuellement la langue-source (bulgare, albanais etc.), mais sans mentionner le signifié de la forme d’origine.²

Sur la carte, les réponses, indubitablement d’origine non-romane, peuvent être signalées par le symbole “Pas de réponse” signifiant “Pas de réponse romane”. Globalement, les réponses non-romanes ne sont pas ou peu traitées selon les méthodes de l’analyse motivationnelle. Elles sont par là-même exclues de la comparaison, puisque non-apparentées aux variantes romanes. Dans le cadre d’un classement étymologique, ces stratégies peuvent effectivement s’appliquer. Mais du point de vue d’une recherche fondée sur la motivation lexico-sémantique, qui constitue l’un des fondements principaux de notre analyse, ce choix opératoire se trouve en contradiction avec la conception d’une géolinguistique qui franchit les frontières.

² Voir notamment certaines réponses attestées dans les domaines de la Romania orientale (daco-roumain, istro-roumain, mégléno-roumain et aroumain).

2. Les désignations du ver de terre, *Lombricus terrestris*

Le long de la côte atlantique, les désignations romanes et bretonnes du ver de terre offrent l'occasion d'essayer d'étudier systématiquement des données non-romanes selon l'analyse motivationnelle proposée par l'ALiR.

Nous avons élargi l'examen de ces données aux réponses des deux points celtiques de Bretagne (Carpitelli 2009) – Baud (ALBB 56=ALiR 294) et Plougrescant (ALBB 22=ALiR 295). La première version de la synthèse “ver de terre” établie par Schüle et Tuaille ne prend pas en compte ces réponses.³ La publication de la carte “ver de terre” et le classement correspondant, inclus dans l'atlas roman, citent les mots recueillis à Baud et Plougrescant uniquement comme des réponses d'origine celtique. L'information sémantique, induite par les termes bretons, n'est pas exploitée.

Dans l'ALiR, les dénominations romanes du ver de terre, dont le motif est estompé, sont localisées le long du littoral atlantique. La quasi-homonymie des attestations et la répartition aréale des formes opaques ne peuvent qu'attirer l'attention de l'analyste. La Carte 3.1 “ver de terre” (voir le cahier central) est établie à partir des données de l'ALiR. Elle est complétée par celles du THESOC,⁴ de l'ALBB (Le Roux 1924-63: 47) et une étude de Chauveau (1985: 191-204). Elle met en évidence les concordances suivantes:

- a) [bu'ðik] dans les Landes et en Gironde et ['by:ðyk] à l'Île de Sein;
- b) [bu'zik] en Gironde et dans le Lot-et-Garonne, et ['by:zyk] à Plougrescant, au nord du domaine breton;
- c) [bu'rik] autour du bassin d'Arcachon et ['by:ryk] à l'extrémité sud-occidentale de la Bretagne

L'étude onomasiologique et motivationnelle des désignations du ver de terre dans le domaine occitan présente une configuration assez complexe. En effet, l'aire lexicale du type *boudic* – selon le choix de lemmatisation du THESOC – est interrompue au sud, dans les Landes, par trois autres aires. La première concerne le type *talos*, d'étymon inconnu. Elle désigne aussi un bâton ou le membre viril (FEW XIII: 298a). Elle est entrelacée par la seconde, du type *pastura* (FEW VII: 764b) et en contiguïté, dans la partie orientale du domaine, en direction du Lot, avec la troisième aire, du

³ Document manuscrit inédit.

⁴ THESOC (Dalbera *et al.* 1992).

type *viura* (FEW XIV: 578a). L'image à laquelle renvoient les deux derniers types est celle de la nourriture, et notamment celle des animaux. Il s'agit donc du ver de terre utilisé comme appât pour la pêche dont la représentation est également véhiculée par les continuateurs du latin *esca*.

La forme [lɛ:] et ses variantes (FEW III: 244-245) sont attestées en Pays de la Loire et en Poitou-Charente.⁵ On relève [bwit] dans quelques localités côtières en Charente-Maritime. Elle est à rapprocher du terme breton *boued* 'nourriture'. Le français *boëtte*, désignant l'appât utilisé pour la pêche en mer (FEW XX, 5b), est également apparenté à *boued*. La zone romane des aboutissants du latin *esca* contourne les aires lexicales de [bwit], [bu'dik] / [bu'zik] / [bu'rik] et se prolonge jusqu'à l'aire gallo-romane de Bretagne orientale [byk] / [byg] / [by'jɛ̃]⁶ (FEW XX, 6b). Les variantes de *buhigenn*, figurées par des hachures rouges sur la Carte 1, représente les désignations bretonnes [byhy'jen] et [byhy'jet] du sud-est de la Basse-Bretagne.

Selon Dalbera, le linguiste s'intéresse aux

[...] motifs fondamentaux, des représentations récurrentes agrées par plusieurs communautés linguistiques distinctes et ayant donné lieu à toutes sortes d'habillages. Or seule la projection sur une aire dialectale de la luxuriance lexicale est à même de donner une idée de ce qui fonde l'équivalence représentationnelle.

Dalbera (2006: 36)

L'inventaire motivationnel, constitué par l'ALiR à partir des désignations dialectales du ver de terre, peut donc orienter notre réflexion et nous aider à formuler une hypothèse de lecture de la famille lexicale de *boudic*. Les formes transparentes permettent de déceler des représentations de l'animal

⁵ Pour la cartographie de l'ensemble de ces types, cf. Carpitelli (2009, 2011).

⁶ Il faut remarquer une homonymie singulière de la séquence initiale [buh-] de la forme non transparente [buh'əmauwɪ], désignation du ver gris dans les côtes de la Gascogne centrale, avec la même séquence de la forme bretonne. Dans cette aire gallo-romane, [buh-] est récurrent dans des formes désignant l'action de souffler, différents types de souffleries ainsi que des creux, des terrains avec des trous, la taupinière, la taupe, des terrains fouillés par les animaux (les cochons, les sangliers) etc. (Rohlf 1935; Palay 1961); du point de vue phonétique, le passage [f]>[h], bien connu en Gascogne, permet de rattacher cette famille lexicale à celle à la série de désignations construites sur la base *buff(f)*- véhiculant l'image de l'enflure, du gonflement obtenu par le souffle (Dalbera 2006: 196). L'image du ver de terre, qui fouille et ingurgite la terre pour creuser des galeries, est en effet une motivation bien présente dans les dénominations de l'animal du domaine catalan (Carpitelli 2009), mais dans cette partie du domaine occitan elle apparaît isolée.

fondées sur son aspect physique (allongé et mou, nu), son activité (il creuse des galeries et mange la terre), son habitat (la terre, la boue, la pluie), son utilité en tant qu'appât ou comme base pour la fabrication d'huile employée comme combustible (italo-roman méridional [skaddarr'e] 'chauffe-roi'. D'autres motivations moins fréquentes tiennent compte de croyances populaires, comme celle des Abruzzes, qui perçoit le lombric comme une âme sainte du Purgatoire.

L'image d'une partie du corps humain de forme allongée était déjà perceptible en grec et en latin: Beavis (1988: 2) cite le grec γῆς ἔντερον employé pour désigner aussi bien des vers que des animaux aquatiques semblables à des vers. Il rappelle aussi la traduction latine du composé *terrae intestinum* "id est lumbricos" dans la *Mulomedicina Chironis* (360 DC). Des continuateurs du composé grec, du type *casentaru* – opaque pour les locuteurs modernes – sont attestés en Italie méridionale mais d'autres formes renvoyant à l'idée des viscères et rattachées au latin VISCUM 'entrailles' sont pareillement attestées en Italie septentrionale et méridionale (cf. le type lexical *viscoli*).

Afin de compléter cette catégorie motivationnelle des "parties allongées et lisses du corps animal/humain", signalons le latin LUMBRICUS qui ne serait que la réinterprétation d'UMBILICUS 'nombril' (Alinei 2010). Dalbera (2006) rappelle que le type *boudic* – réalisé selon les trois variantes avec lénition de l'occlusive alvéolaire sonore intervocalique – désigne non seulement le ver de terre mais aussi le boudin, c'est-à-dire un boyau rempli de sang coagulé et de graisse. Il le rattache à une série formée sur une base [bud-], incluant entre autres les attestations occitanes *budèt*, *budètch*, *budèytch* 'intestin, boyau', *budego* 'cornemuse', *boudigoù* 'espèce de boyau', etc.: le lombric (rempli de terre) serait assimilé à un boyau (rempli de graisse et de sang), donc encore une fois à une partie allongée, lisse, molle du corps. Si cette équivalence représentationnelle (Dalbera 2006: 36) est plausible, il demeure difficile de comprendre s'il s'agit d'une image d'origine ou du produit d'une remotivation.

Les désignations occitanes atlantiques [bu'ðik]/[bu'zik]/[bu'rik] sont étrangement très proches des trois formes bretonnes citées plus haut. L'effet d'un contact linguistique – ou d'une continuité préexistante – et d'un processus paronymique ne peut être exclu. Dalbera éclaire de la manière suivante la relation entre contact linguistique et paronymie:

[...] lorsqu'on est en présence d'une similarité lexicale, il est toujours difficile de déterminer si cette similarité procède d'un contact (échange, diffusion) [...]. [...] l'appréhension d'un nouveau terme, médiatisée par une communication non dépourvue de bruit entre des locuteurs de niveaux culturels et linguistiques différents laisse la place à des approximations; le

terme nouvellement “arrivé” est reproduit à peu près [...] La diffusion, de manière indirecte, en tant qu’elle induit parfois des déformations, prépare ainsi le terrain à la remotivation.

Dalbera (2006: 46-47)

3. Les désignations de la limace

Un deuxième jeu d’attestations, figuré sur la Carte 3.2 (voir le cahier central), nous vient des matériaux relatifs à “limace”. Dans le sud de la France, on relève les désignations [mi'ɫawko], [mi'jawk], [mi'ɫaw], qui signifient également ‘panic’, ‘sorgho à balais’ ou ‘chiendent’ dans les mêmes aires. Une forme à l’évidence apparentée, [ɫi'mawk], désigne aussi bien la limace que le panic. La relation entre la série avec bilabiale initiale et [ɫi'mawk] n’est pas assurée et si elle le devenait, il serait difficile d’établir la séquence originelle à partir de laquelle l’une proviendrait de l’autre par métathèse, même si la métathèse en direction d’une séquence labiale-coronale est plus fréquente que celle de type coronale-labiale. Dans le FEW, la forme avec latérale initiale figure sous l’entrée LIMAX tandis que l’autre série figure sous MILIUM ‘Panicum miliaceum’. Mistral atteste les deux variantes aussi bien comme phytonymes que comme zoonymes. Du point de vue motivationnel, le lien entre les deux emplois n’est pas clair: le panic et le chiendent ne constituent ni un habitat naturel, ni un aliment pour la limace. Au contraire, ces deux plantes peuvent l’empoisonner. C’est pourquoi, nous écartons un quelconque rapprochement entre les dénominations de la limace et celles du panic et du chiendent.

En Galice, on trouve la forme [milif'atʃa] ‘limace’. Elle témoigne d’un rapprochement avec le latin tardif MELICA, MILICA qui apparaît évident. Du point de vue phonétique et morphologique, une évolution de LIMAX sous la forme [ɫi'mawk] est problématique. Cela a déjà conduit Jud (1941-1942) à discerner dans [mi'ɫawko] le radical *mil-* d’origine celtique. Ce radical, signifie ‘animal’ en breton et ‘créature, petite bête’ dans d’autres variétés celtiques comme le gallois. Il s’agit peut-être du même élément qui se trouve dans les noms celtiques de la limace: breton *melhoueden* [mɛl'hwe:den], gallois *malwoden* [malwodən]. Corominas (DECH 3, 653a, b) mentionne sous *limaza* les formes gallo-romanes et ne se déclare pas opposé à une origine celtique des dénominations ibéro-romanes. Il avance avec prudence la remarque suivante: “me cuesta creer, por razones de continuidad geográfica, la etimología céltica MIL- o MEL-”. La deuxième partie du mot pose à son tour un problème d’ordre phonétique puisque l’évolution à partir de la forme latine n’est pas habituelle.

Dans le domaine gallo-roman adjacent à celui de [mi'ʎawko] – l'aire gasconne et le Poitou-Charente – le nom de la limace, ainsi que celui de plusieurs poissons d'eau douce et de mer, est *loche*. On trouve également une forme diminutive [lawk'eto] qui conserve de manière plus évidente la base *lauk(k)a, variante de *leuka selon Hubschmid (*Vox Romanica* 1938, 3, 86, cité dans FEW 5, 262b). Cette dernière est associée à l'idée de lumière, de brillance, mais aussi de blancheur: si [mi'ʎawko] est un composé, le motif pourrait être celui d'un 'animal brillant ou blanc', probablement à cause de la bave gluante et brillante produite par l'animal. La bave, retenue comme un trait lexicogène, est un phénomène motivationnel assez fréquent: on retrouve des cas de figure similaires dans certaines variétés ibéro-romanes, gallo-romanes et italo-romanes (cf. par ex. cast. [ba'βoza], occ. [ba'vuza] etc.).

La diffusion aréale de *loche* 'limace' peut paraître limitée. Nous proposons cependant de la rapprocher de celle des désignations bretonnes de l'arénicole,⁷ *arenicola marina*. En effet, certaines de ces dénominations celtiques laissent supposer un radical *leuk-, *lauk-. Elles sont signalées par un carré rouge sur la Carte 3.2. L'arénicole peut laisser sur la peau une sécrétion fluorescente quand on le manipule. L'existence de ces traces sur les mains a peut-être contribué à retenir le trait régnant de la brillance dans l'appellation de ce ver marin. ['le:ɔk] et ['la:ɔk] seraient alors des continuateurs de *leuk- et *lauk-. Les appellations celtiques de l'annélide ont été relevées avec précision par Le Berre dans 130 ports de pêche de Basse-Bretagne durant les années 1950-70. Elles sont extraites d'un vaste ouvrage intitulé *l'Atlas linguistique de la faune marine de Bretagne* (ALFMB) regroupant les résultats d'enquête concernant plus de 450 espèces animales (Le Berre 2008).

Parmi les réponses relevées par Le Berre, les formes du type ['le:ɔk]/ ['la:ɔk] sont localisées dans le nord de la Basse-Bretagne. *Leog* ['le:ɔk] est un collectif et son singulatif est *leogenn* [le'ɔ:gen]. Dans le sud de la Bretagne, *leog* est surdéterminé par un suffixe pluriel *-ed*: *leoged*. Le [ɔ] s'amuit et le [g] devient [ʝ] ou [j]. On relève ainsi les pluriels [le'ʝet] ou [le'jet].

Parmi les parlers celtiques insulaires, d'autres appellations de l'arénicole peuvent être rapprochées des formes bretonnes. En gallois, on trouve les mots *logwn* pl., *logwyn* sg. et *lwgws/lwgwns* pl., *lwgen* sg.⁸ en irlandais du Connemara, *lugach* sg. (Mac An Iomaire 2000), en gaélique

⁷ L'arénicole est un ver de sable marin utilisé comme appât. Les données de l'arénicole correspondent aux réponses de la question R34 de l'*Ichthyonymie bretonne* (Le Berre 1986) référencées: IB-R34.

⁸ *Geiriadur Prifysgol Cymru*. Voir bibliographie.

écossais, *lugas* [lukəs] m. sg., *lugais* [lukəʃ] pl. (Wentworth 2003), en anglais dialectal de Cornouailles, *lug*, *loog* [lu:g] (Morton Nance 1963).

En Irlande et dans les Îles Britanniques, on utilise en anglais les mots *lug* [lɒg], *lurg* [lɜːɪg] et *lug-worm* ‘arénicole-ver’. L’*Oxford Dictionary of English Etymology* (Onions 1966) considère que *lug* est d’origine celtique. La plus ancienne occurrence, citée par l’*Oxford English Dictionary*, date de 1602. Elle a été relevée dans une zone alors celtophone: l’extrémité occidentale de la Cornouailles (Carew 1602). Nous proposons de considérer l’usage de l’anglais *lug* comme une survivance celtique.

Les désignations celtiques de l’arénicole sont demeurées jusqu’à présent opaques parce que leur analyse était le plus souvent circonscrite à leur domaine génétique respectif. Si elles s’avèrent bien être des continueurs de *leuk- ou *lauk-, la prise en compte des variantes romanes désignant la limace permet alors de les éclaircir et d’élargir le champ de recherche à celui d’autres aires linguistiques plus orientales.

4. Les désignations de la vieille ou du labre, *Labrus bergylta*

La Carte 3.3 (voir le cahier central) représente les désignations celtiques, anglaises et romanes de la vieille ou du labre, *Labrus bergylta*. Elle fait ressortir un autre exemple de concordances linguistiques en zone atlantique. De part et d’autre de la Manche, les noms celtiques de ce labridé ont plusieurs fois été mentionnés comme l’origine étymologique de certains de leurs équivalents anglais et gallo-romans.

Le FEW et Lepelley ont notamment relevé les variantes *vra*, *vras*, et *vrac*, marquées par un cercle vert, en Haute-Bretagne et en Normandie. Elles sont apparentées au breton *gwrach*, marqué par une ligne bleue continue.⁹ Son usage est largement répandu le long des côtes basses-bretonnes (FEW XVIII: 133b, XX: 17b; Lepelley 2005). La forme d’oïl *crahatte*, utilisée en Baie de Saint-Brieuc est classée par le FEW parmi les “Matériaux d’origine inconnue” (FEW XXI: 254b). Signalons aussi *crochetâ* à Oléron (Nadreau 1995). Nous proposons de rapprocher ces deux mots romans du breton *gwrached* [ˈg(w)rahet] ‘vieilles’. Dans le premier exemple, le groupe initial celtique [gwr] semble avoir évolué en [kr] dans l’équivalent roman et la syllabe finale [het] devient [hat]. À Oléron, le [h] intervocalique devient [ʃ]. D’après l’*Oxford English Dictionary*, l’anglais *wrasse* remonterait au cornique *gwrach*. *Wrasse* est également rapproché du gallois *gwrach* et du breton *gwrach*.

⁹ IB-R341.

Dans les désignations anglaises et gallo-romanes, l'absence du [g] initial s'explique probablement par une survivance du terme celtique sous sa forme lénifiée. En effet, lorsque le gallois *gwrach*, le cornique *gwragh* ou le breton *gwrah*, sont placés après un article, le groupe consonantique [gw] devient [w]. Cela explique manifestement les variantes romanes *vra*, *vras*, *vrac* ou l'anglais *wrasse*. En anglais dialectal de Cornouailles, Morton Nance a relevé, à Mousehole et aux Îles Scilly, *wrah* et *wraagh*, à Penberth, *wrath* (Morton Nance 1963). Selon cet auteur, la variation phonétique des parlers cornouaillais autorise des formes telles que *rath* ou *raa* où [gwr] initial est littéralement réduit à [r]. La finale consonantique peut aussi être amuïe.

Avant de nommer une espèce de labridés, les mots celtiques *gwrach*, *gwragh*, *gwrah* signifient: 'vieille femme', 'magicienne' ou 'sorcière'. Les populations celtophones des aires atlantiques semblent avoir attribué à ce poisson des aptitudes surnaturelles. Le folklore celtique possède plusieurs contes relatant les actions prodigieuses de la vieille. Elle apparaît alors comme une créature dotée d'un pouvoir magique qui lui permet de régner sur tous les autres animaux marins de la zone rocheuse où elle se trouve (Sébillot 1882: 272).

Les variantes celtiques du type [gwrax] sont regroupées de manière homogène dans les extrémités sud-occidentales de la Grande-Bretagne et en Basse-Bretagne. Le motif demeure encore relativement transparent. La prégnance et la concordance morpho-sémantiques, constatées dans les péninsules galloise, cornique et bretonne, laissent supposer qu'il s'agit, dans le cadre de notre étude, des formes les plus anciennes utilisées pour nommer le *Labrus bergylta*. Les variantes dialectales anglaises et romanes possèdent des traits communs évidents avec les termes celtiques. Cependant, les données relevées dans les aires anglophones et romanophones indiquent une opacification du motif. Une altération consonantique semble avoir entraîné son effacement progressif. L'anglais *wrasse* et les noms romans *vra*, *vrac*, *vras* paraissent avoir désormais acquis un statut arbitraire auprès des locuteurs.

5. Les désignations de la seiche, *Sepia officinalis*

Les désignations bretonnes de la seiche, *sepia officinalis* ont été reportées sur la Carte 3.4 (voir le cahier central). Elles concordent de façon frappante avec les équivalents gallo-romans relevés en Haute-Bretagne, Normandie et Vendée. En breton, *morgad* est le mot le plus répandu pour nommer ce céphalopode. Il s'agit d'un composé archaïque où le complément du nom *mor-* 'mer' est antéposé. L'initiale consonantique du

mot postposé est lénifiée. Ce procédé ancien de composition est plusieurs fois attesté parmi les réponses de l'ALFMB: *morbik* (*mor* + *pik*), mot à mot 'mer-pie', signifie 'huître-pie'; *mordouseg* (*mor* + *touseg*), 'mer-crapaud': 'baudroie', 'chabot' ou 'blennie'; *morgaoulenn* (*mor* + *kaoulenn*), 'mer-caillé': 'méduse'; *morginidenn* (*mor* + *kinidenn*), 'mer-araignée': 'araignée de mer'; *morhast* (*mor* + *gast*), 'mer-chienne/prostituée': 'requin peau-bleue' et 'hâ'; *morvaout* (*mor* + *maout*), 'mer-bélier': 'cormoran'.

D'après ce phénomène de lénition initiale de l'élément postposé, *morgad* serait le produit syntagmatique de *mor* + *kad*. Selon le cycle motivation-convention-arbitraire, proposé par Dalbera (2006: 116) pour expliquer l'évolution du statut du signe, *morgad* serait utilisé de manière conventionnelle. Il ne correspond plus à une notion lexicale directement identifiable, mais semble condenser les variantes du type *morgaz* [morgas] et *morhad* [morhat] relevées dans la pointe nord-ouest du Finistère. Ces formes n'offrent aucune difficulté d'analyse, puisque nous distinguons d'emblée dans *morgaz* la séquence *mor* + *kaz*, 'mer + chat', et dans *morhad* la suite *mor* + *gad*, 'mer + lièvre'. L'ambiguïté de *morgad* (*mor* + *kad*) résulte de la complexité à discerner l'élément **kad* qui renvoie aux motifs de *kaz* et de *gad*. La proximité morphophonétique de ces deux termes en composition a probablement généré un traitement approximatif de leurs consonnes initiale et finale. Elle a ainsi modifié le signifiant et progressivement atténué le motif 'mer-chat' ou 'mer-lièvre'. Les éléments *-kaz* et *-gad* se sont rapprochés et mutuellement fondus pour constituer une nouvelle identité lexicale mixte: *-kad* 'chat-lièvre'. Les traits distinctifs du signifiant ne sont plus immédiats pour le locuteur. L'usage conventionnel du type *morgad* se serait imposé dans la majeure partie de la Basse-Bretagne aux usages motivés de types *morgaz* ou *morgad*.

Dans la zone gallo-romane, *margate* est le mot le plus répandu pour nommer la seiche. Il est utilisé sur le littoral de Normandie et de Haute-Bretagne depuis le sud de Dieppe jusqu'au Cotentin et de Granville jusqu'à la Baie de Saint-Brieuc.¹⁰ Il est aussi employé en Vendée. *Morgate* est employée dans le Cap de la Hague et dans le sud de la Bretagne. Les deux types de réalisations gallo-romanes *morgate* et *margate* laissent percevoir une continuité morpho-sémantique et morpho-syntaxique entre les aires celtique et romane. Cette concordance linguistique a déjà été relevée par le FEW (XX: 14a). En zone romane, le

¹⁰ Pour des questions de lisibilité cartographique, seules les variantes romanes concordant avec les termes celtiques ont été retenues. Il existe notamment d'autres formes dérivées du mot *seiche* telles que *seichon* ou *cheichot* répertoriées par Lepellet (2005: 40).

motif a cependant cessé d'être identifiable par les locuteurs. Le signe est devenu arbitraire. À notre avis, les dénominations d'oïl *morgate* et *margate* ne seraient pas des emprunts récents au breton, mais seraient des survivances celtiques attestant une ancienne zone linguistique et culturelle celto-atlantique.

6. Les désignations du requin peau-bleue, *Prionace glauca*

La Carte 3.5 (voir le cahier central) représente les désignations bretonnes du requin peau-bleue, *Prionace glauca*. Elles coïncident avec certains de leurs équivalents romans du littoral français de la Manche et de l'Atlantique. On relève également des concordances avec les désignations ibériques du requin taupe, *Lamna nasus*. Ces deux animaux marins peuvent aussi s'appeler 'chien de mer'.

À vrai dire, 'chien de mer' ne correspond pas à l'identification précise d'un poisson, mais nomme la totalité des squales et requins qui vivent le long des côtes européennes tels que le hâ, *Galeorhinus galeus*, la petite et grande roussette, *Scyliorhinus canicula* et *stellaris*, le renard de mer, *Alopias vulpinus*, l'aiguillat, *Squalus acanthias* ou l'ange de mer, *Squatina squatina*. Parmi ces espèces, on retrouve évidemment le requin peau-bleue et le requin taupe, objets de la présente étude.

En breton, pour dire 'chien de mer', on emploie parfois *ki-mor*, mot-à-mot 'chien-mer'. Ce composé est relativement peu utilisé. De façon isolée, il signifie 'hâ', 'aiguillat' et 'requin peau-bleue' (Le Berre 2008: R234, R242, R236). Selon un procédé de composition archaïque précédemment mentionné, par antéposition du complément du nom *mor*, *ki-mor* devient *morgi*. L'initiale [k] est lénifiée en [g]. Seulement quelques exemples ont été répertoriés par Le Berre (2008: R228, R240). *Morgi* signifie dans ce cas 'griset', *hexanchus griseus* ou 'requin-taupe'.

En Basse-Bretagne, *morhast* ['morhast] est le mot celtique le plus répandu pour appeler le chien de mer. Il correspond parfois au poisson hâ (Le Berre 2008: R234), mais il désigne plus fréquemment le requin pea-bleue (Le Berre 2008: R236). Signalé par un cercle bleu sur la Carte 3.5, il est localisé à l'ouest de la péninsule armoricaine. En considérant une nouvelle fois, le processus de lénition s'appliquant à l'initiale de l'élément postposé, on distingue sans ambiguïté dans la forme archaïque *morhast* le découpage *mor* + *gast*, 'mer + chienne/prostituée'. Le [g] initial de *gast* mute ici en [h]. Actuellement, *gast* veut dire 'prostituée', 'femme de mauvaise vie', 'putain'. La plus ancienne attestation de *gast* est également traduite par 'putain' (Lagadeuc: 1464). Nous supposons cependant que *morhast* a peut-être servi à distinguer la femelle du *morgi*.

Cette différenciation est à présent délaissée dans la dénomination de ces poissons, puisque l'on utilise tantôt *morgi* 'mer-chien', tantôt *morhast* 'mer-chienne'. Cette explication trouve son répondant en gallois où *gast* équivaut à 'chienne' et 'prostituée'. La plus ancienne attestation date du XIII^e siècle (Wade-Evans 1909: 126). Plusieurs composés gallois confirment la densité lexicale de *gast*: *dyfrast* (*dyfr* 'eau' + *gast*) 'loutre femelle', *miliast* (*mil* 'animal, bête, créature' + *gast*) 'levrette, femelle du lévrier', *bleiddiast* (*blaidd* 'loup' + *gast*) 'louve'.¹¹ L'ambiguïté du champ sémantique de *gast*, en breton et en gallois, rappelle la dérivation sémantique observée dans le latin *lupa*, l'anglais *bitch*, ou le vieil-islandais *grey-baka* qui veulent tous les trois dire 'chienne' et/ou 'prostituée'.

En breton moderne, la construction de *morhast* est inversée puisque nous avons *gast-mor*. Dans le sud-ouest de la Bretagne, le type *gast-mour* [gast'mu:r] et ses variantes phonétiques est représenté par un point noir cerclé de bleu. Il semble avoir éclipsé le type *morhast*.

Les formes de type *marach* [maraʃ] sont présentes à l'est de la Basse-Bretagne. Ces formes celtiques sont à rapprocher sans ambivalence des attestations romanes *mourache*, *morache*, *marache* identifiées en Normandie et en Haute-Bretagne¹² (Lepelley 2005; Carré 1999; Prigent 2002). Ces attestations celtico-romanes concordantes sont indiquées par un disque bleu sur la Carte 3.5. En périphérie sud de la zone celtique, Léonard (1984) relève à Noirmoutier la forme *mordache* 'chien de mer'. Le Danois et Joubin (1924-1925) la repèrent pareillement au Croisic. *Mordache* est également à rapprocher des désignations celtiques orientales.

Les dénominations romanes semblent se rapporter au type celtique occidental *morhast*. L'opacification du motif s'accroît au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la pointe occidentale armoricaine. Le second élément *-gast* n'est déjà plus identifiable à l'est de la Basse-Bretagne. Dans cette zone et dans l'aire gallo-romane, le signe est devenu arbitraire. En zone celtique occidentale, seul le premier élément *mor-* est encore compris par les locuteurs.

¹¹ Comme dans le breton *morhast*, l'initiale consonantique du gallois *gast*, postposé au complément du nom, est lénifiée. À l'intérieur de *miliast* et *bleiddiast*, une voyelle épenthétique assure la liaison entre les deux substantifs.

¹² Pour désigner le requin peau-bleue, les formes signifiant 'peau bleue' ou 'bleu' sont les plus répandues sur la côte nord-Bretagne et celle de Normandie. Pour une meilleure lisibilité de la Carte 5, nous n'avons pas ici retenu ces variantes et nous avons uniquement reporté les composés morpho-sémantiquement comparables aux noms celtiques du *Prionace glauca*.

Nous proposons d'intégrer à notre analyse, les désignations du requin-taube recueillies en Péninsule Ibérique et de les comparer aux formes gallo-romane *marache* et celtique *morhast*. Les principales sources lexicales maritimes sont les suivantes: l'*Atlas Linguístico do Litoral Português* (Vitorino 1985),¹³ le *Léxico de los marineros peninsulares* (Alvar 1985-89), la *Nomenclatura de la flora y fauna maritimas de Galicia* (Ríos Panisse 1977-83).

La distribution des dénominations du *Lamna nasus*, au Portugal et en Espagne, restitue globalement les divisions dialectales constatées dans cette partie de l'Europe. Pour des questions de lisibilité de la carte, nous n'avons pas reportées les formes *tubarão* et *anequim*, très répandues sur les côtes continentales du Portugal. Le type *marracho* [ma'r:aʃo/u] est surtout relevé au nord et au nord-ouest. Dans les archipels des Açores et de Madère,¹⁴ la longueur du [r] intervocalique est toujours brève. Le type *marrajo* [ma'r:axo] est majoritairement employé dans le sud de la péninsule, en Cantabrique et dans les 4/5 de la Galice. Le type *marraix* [ma'r:ajʃ] est utilisé sur la côte du Levant. Le type *marracu* [mə'r:aku] est utilisé à Minorque et dans le nord de la Catalogne. *Marracu* est souvent considéré comme une adaptation phonétique catalane du castillan *marrajo* étant donné l'équivalence de la consonne castillane [x] en [k] catalan.¹⁵

Coromines (DECH, 3, 271) pense que *marraix* serait une adaptation phonétique du castillan *marrajo* en catalan. Il retient simplement *marracho* et *marrajo* comme les deux principaux types ibériques du *Lamna nasus*. Il est impossible selon lui de savoir lequel des deux constitue la forme originelle. Ríos Panisse (1977: 176) considère *marracho* comme autochtone à partir d'une racine *MARR-, *MARRA- ou *MARRO- et interchangeant les suffixes *-ago*, *-acho* et *-ajo*. Étant donné l'instabilité de la longueur du [r] intervocalique, nous écartons cette hypothèse. Une analyse des formes *marracho* et *marrajo* s'appuyant uniquement sur une reconstruction étymologique du signifiant nous maintient dans une impasse.

Nous proposons de rapprocher les désignations du nord-ouest du type *marracho* du gallo-roman *marache* et du breton *morhast*. Nous n'avons

¹³ Gabriela Vitorino, chercheur au CLUL, entreprend la réalisation de cet immense ouvrage depuis 1985. Nous la remercions tout particulièrement de nous avoir transmis des données recueillies au cours de ses enquêtes et non encore publiées au moment de la réalisation de cette étude.

¹⁴ Dans ces îles, *marracho* peut désigner tantôt le *Prionace glauca* tantôt le *Lamna nasus*.

¹⁵ Nous remercions Joan Veny de nous avoir décrit ce phénomène, permettant par là-même de mieux préciser la forme catalane *marracu*.

pas encore décelé, parmi les données géolinguistiques ibériques, les composants morpho-syntaxiques capables de discerner précisément le motif de *marracho*. Si cette forme ibérique concorde avec les variantes armoricaines désignant le requin peau-bleue, nous pourrions identifier dans le premier segment ibérique l'élément **mar(e)*- 'mer' et émettre l'hypothèse de la préexistence de composés du type *mar* + zoonyme, voire *mar* + 'chien'.

Cependant, l'opacification du second élément ne permet pas de trancher la question. Mais rappelons que la séquence 'mer + chien' ou 'chien + mer' constitue une des tendances motivationnelles majeures dans les appellations du chien de mer en Europe de l'ouest. Citons notamment: breton *morhast*, *morgi* ou *gast-vor*, *ki-mor*, gallois *morgi*, anglais *sea-dog*, oïl *chien de mé* ou *kien de mé*, occitan *can dé mar*, catalan *ca marí*, italien *cane di mare*, galicien *can de mar*.

Si nous parvenons à établir une similitude morpho-syntaxique entre les formes armoricaines et ibériques, nous ne pouvons pas en rendre compte par un simple phénomène d'emprunt récent. La connaissance d'un même type de composé morpho-syntaxique de part et d'autre du Golfe de Gascogne pourrait s'expliquer par l'existence d'une aire linguistique et culturelle ancienne s'étendant le long des côtes atlantiques. Les concordances linguistiques seraient dans ce cas des survivances de cette aire.

7. Conclusions

Certaines aires linguistiques bien spécifiques sont encore parfois étudiées sans véritablement prendre en compte les zones linguistiques limitrophes regardées comme trop exogènes. Ainsi, les aires celtiques sont très souvent traitées à part et demeurent de véritables marges atlantiques. À partir de plusieurs types de désignations zoonymiques, nous avons essayé de montrer que la comparaison des aires celtiques et romanes propose de véritables perspectives de recherche très prometteuses.

En effet, le croisement et/ou la complémentarité dans certains cas des domaines roman et celtique permettent par exemple d'éclaircir des formes lexicales devenues opaques dans la première aire linguistique, mais toujours transparentes dans la seconde, et vice-versa. Il met à jour l'existence de continueurs restés jusqu'alors inaperçus.

Cette coopération d'une romaniste et d'un celtisant s'inspire des méthodes d'analyse motivationnelle innovées par les collaborateurs aux chantiers de l'ALE et de l'ALiR. Elle s'inspire aussi des concepts opératoires de frontière et d'aire linguistiques mis en place par ces deux

entreprises géolinguistiques. Cela contribue d'une certaine manière à porter un autre regard sur la répartition aréale des différents parlars en Europe. Cette recherche nous interroge sur l'origine des langues et des peuplements en réexaminant les rapports que l'on peut établir entre zones culturelles et zones linguistiques.

Références bibliographiques

- ALBB = Le Roux, P. 1924-1963, *Atlas Linguistique de Basse-Bretagne*, Rennes: Plihon.
- ALE = *Atlas Linguarum Europae* 1983-1990, vol. 1-4, Assen-Maastricht: Van Gorcum; 1997-2008, vol. 5-7, Rome: Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- ALFMB = Le Berre, A. 2008, *Atlas Linguistique de la Faune Marine de Bretagne*, Brest: CRBC.
- Alinei, M. 1994, L'Atlas Linguarum Europae: risultati, struttura, storia, prospettive. In P. García Mouton (éd.) *Geolinguística. Trabajos europeos*, Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas. 1-39.
- 1996-2000, *Origini delle lingue d'Europa*, Bologne: Il Mulino.
- 2010, Dal latino pre-romano, attraverso i dialetti “moderni”, al latino di Roma: l'origine del lat. LUMBRICUS ‘lombrico’ dal lat. UMBILICUS, *Quaderni di Semantica* 62, 177-188.
- Alvar, M. 1985-1989, *Léxico de los marineros peninsulares*, Madrid: Arco/Libros.
- Beavis, I. C. 1988, *Insects and other invertebrates in classical antiquity*, Exeter: University of Exeter.
- Brun-Trigaud, G., Y. Le Berre & J. Le Dù 2005, *Lectures de l'Atlas Linguistique de la France de Gilliéron et Edmont*, Paris: CTHS.
- Carew, R. 1602, *The Survey of Cornwall*, Londres: Stafford pour John Iaggard.
- Carpitelli, E. 2009, Les désignations romanes du ver de terre (Carte et commentaire), *Atlas Linguistique Roman*, vol. 2b, Roma: Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato. 255-278.
- 2011, Compléments à la synthèse romane du ver de terre, Conférence de l'École Pratique de Hautes Études, inédite.
- Carré, J.-F. 1999, Parler maritime jaguen, *Les Amis du Vieux Saint-Jacut* 36, 30-31.
- Chauveau, J.-P. 1985, Quelques emprunts du gallo au breton, *La Bretagne Linguistique* 1, 191-204.

- Contini, M. 1994, Un projet européen de géolinguistique: l'Atlas Linguistique Roman. In P. García Mouton (éd.) *Geolingüística. Trabajos europeos*, Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas. 97-110.
- Dalbera, J.-Ph. 2006, *Des dialectes au langage*, Paris: Honoré Champion.
- Dalbera, J.-Ph. et al. 1992-..., *Thesaurus Occitan, 'THESOC'*, Nice: UMR 6039 BCL – Université de Nice. En ligne: <http://thesaurus.unice.fr> (dernière consultation, le 1 novembre 2012).
- DECH = Corominas, J. & J. A. Pascual 1980-1991, *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*, Madrid: Gredos.
- FEW: Wartburg, W. von 1922-2002, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vols, Bonn/Berlin/Basel: Klopp/Teubner/Zbinden.
- Gadet, F., J.-Ph. Dalbera, A. Coveney & D. Fattier 2009, Sociolinguistique, écologie des langues, et cetera, *Langage et Société* 129, 121-135.
- Geiriadur Prifysgol Cymru, A Dictionary of the Welsh Language*, Cardiff: University of Wales.
- Guíttonneau, S. 2009, *Inventaire du parler maritime local du port de Saint Gilles Croix de Vie*. En ligne: <http://histoiredelapechevendee.wordpress.com> (dernière consultation, le 1 novembre 2012).
- Jud, J. 1941-1942, Compte rendu de "Walter Hörz, Die Schnecke und Volkstum der Romanen. Diss., Tübingen, 1938", *Vox Romanica* 6, 255-258.
- Kruijzen, J. 1977, Quelques implications sémantiques d'une enquête linguistique européenne. In A. Varvaro (éd.) *Atti del XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza* (Napoli, 15-20 aprile 1974), vol. 3, Napoli-Amsterdam: G. Macchiaroli-J. Benjamins B.V. 383-395.
- . 1983, La syntaxe dans l'Atlas Linguarum Europae. In C. Angelet, L. Melis, F. J. Mertens & F. Musarra, *Langue, dialecte, littérature. Études romanes à la mémoire de Hugo Plomteux*, Leuven: Leuven University Press. 213-223.
- Lagadeuc, J. 1464, *Catholicon*, manuscrit, Paris: Bibliothèque Nationale.
- Le Berre, A. 1986, *Ichthyonymie bretonne*, Brest: Brud nevez, Emgleo Breiz.
- Le Danois, É. & L. Joubin 1924-1925, *Catalogue illustré des animaux marins comestibles des côtes de France et des mers limitrophes avec leurs noms communs français et étrangers*, Paris: Blondel La Rougery.

- Le Dù, J. 2001, *Nouvel Atlas Linguistique de Basse-Bretagne* (NALBB), Brest: CRBC.
- Léonard, J.-L. 1984, L'enquête de l'Atlas Linguistique des Côtes à l'Herbaudière, *Lettre aux Amis, Bulletin de l'Association les Amis de l'Île de Noirmoutier* 55-56, 23-36.
- Lepelley, R. 2005, *Espèces marines de Normandie*, Condé-sur-Noireau: Charles Corlet.
- Mac An Iomaire, S. 2000, *The Shores of Connemara* (traduit de l'irlandais par P. de Bhaldraithe), Kinvara: Tír Eolas.
- Morton Nance, R. 1963, *A Glossary Of Cornish Sea-Words*, Marazion: Federation of Old Cornwall Societies.
- Nadreau, M. 1995, *Le patois oléronais*. En ligne: <http://www.cabuzel.com/oleron> (dernière consultation, le 1 novembre 2012).
- Onions, C. T. 1966, *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford: Clarendon Press.
- Palay S. 1961, *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes (Bassin aquitain): embrassant les dialectes du Béarn, de la Bigorre, du Gers, des Landes, et de la Gascogne maritime et garonnaise*, Paris: CNRS.
- Prigent, G. 2002, Le parler maritime castin. La pêche à pied et son vocabulaire local, 4-6. En ligne: <http://patrimoine.region-bretagne.fr> (dernière consultation, le 1 novembre 2012).
- Ríos Panisse, M. del C. 1977-1983, *Nomenclatura de la flora y fauna marítimas de Galicia*, Anexos de *Verba* 7, 19, Santiago de Compostela: Universidade de Santiago de Compostela.
- Rohlf's, G. 1935, *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Halle/Saale: Max Niemeyer.
- Rolland, E. 1881, *Faune populaire de la France, les reptiles, les poissons, les mollusques, les crustacés et les insectes*, tome III, Paris: Maisonneuve.
- Sébillot, P. 1882, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne. L'homme, les esprits et les démons*, Paris: Maisonneuve et Larose.
- Videgain, C. 1990, Enquête lexicale en domaine basque à Ciboure pour l'Atlas des Côtes de l'Atlantique, *Literatur Saileko Kuadernoa* 10, 67-100.
- Vitorino, G. 1985-..., *Atlas Linguístico do Litoral Português*, Lisbonne: CLUL.
- Wade-Evans, A. W. (éd.) 1909, *Welsh Medieval Law*, Oxford: Clarendon-Press.
- Wentworth, R. 2003, *Gaelic Words and Phrases from Wester Ross*, Inverness: Clàr.

Chapter Three

Concordances aréales en zone atlantique

Daniel Le Bris and Elisabetta Carpitelli

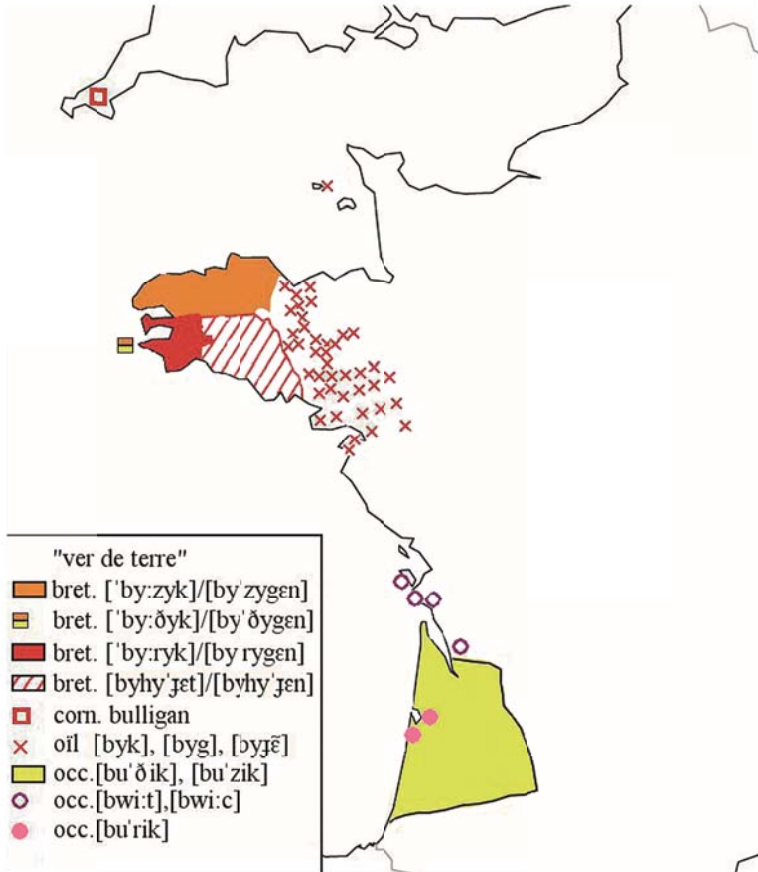


Figure 3.1: Carte interprétée des désignations celtiques et romanes du ver de terre en Manche et Atlantique. En breton, la barre oblique permet de distinguer l'alternance de nombre collectif/singulier. En Basse-Bretagne, l'accent est placé sur l'avant-dernière syllabe dans les parlers du nord-ouest et la dernière syllabe parmi ceux du sud-est.

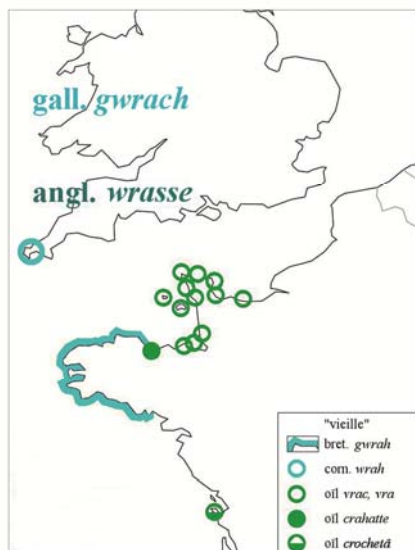


Figure 3.3: Carte interprétée des désignations celtiques et romanes de la vieille en Manche et Atlantique apparentées au celtique [gwrax].

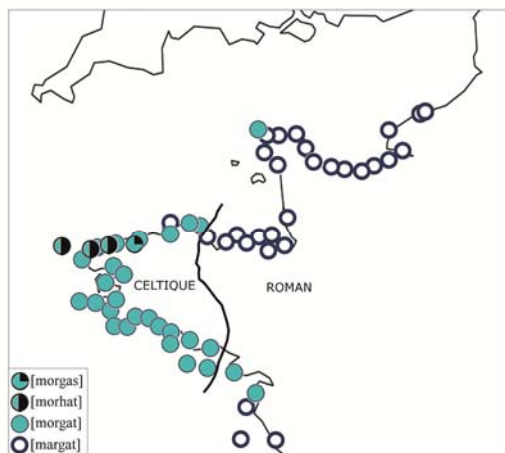


Figure 3.4: Carte interprétée des désignations celtiques et romanes de la seiche en Manche et Atlantique apparentées au breton *morgad*.

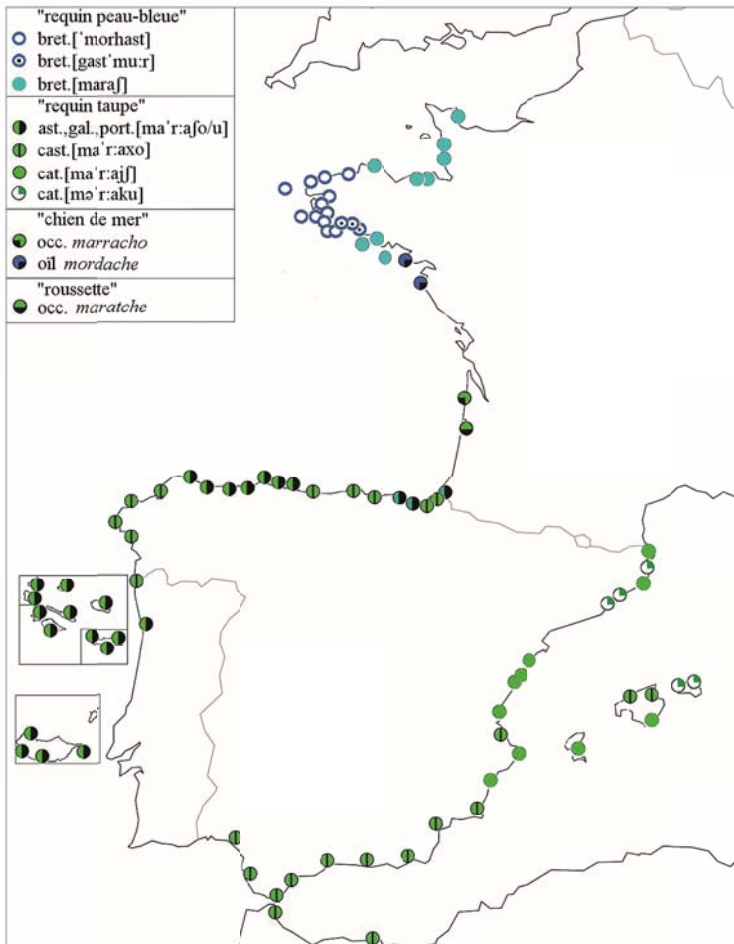


Figure 3.5: Carte interprétée des désignations celtiques et romanes du requin peau-bleue et du requin-taupo en péninsules armoricaine et ibérique.